

Les Fleurs à la fenêtre (On veut bien l'amour) — Canada
[Québec] 2010, 45 minutes

Élie Castiel

Numéro 268, septembre–octobre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63571ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

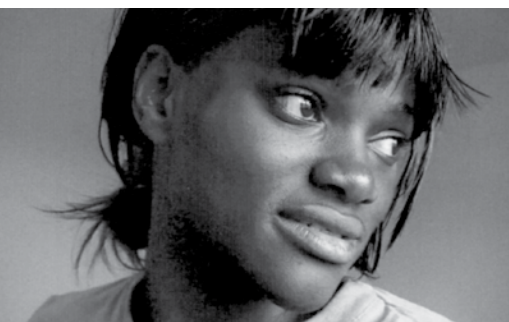
0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2010). Compte rendu de [*Les Fleurs à la fenêtre (On veut bien l'amour)* — Canada [Québec] 2010, 45 minutes]. *Séquences*, (268), 28–28.



Les Fleurs à la fenêtre (On veut bien l'amour)

Elles sont jeunes, belles, africaines, camerounaises dans l'âme, mais ont le cœur ailleurs, puisque, comme le dit si bien l'une d'elles : « l'être africain n'est pas sentimental... » Déclaration d'autant plus révélatrice qu'elle permet à Giovanni Princigalli, ethnographe du cœur, d'explorer le féminin avec une sensibilité poignante. À l'origine, il s'agissait d'une simple correspondance par le biais des sites Internet entre le cinéaste et de jeunes femmes d'origines diverses. De fil en aiguille se tissent les fragments d'un échange fructueux et intime entre le Canada et l'Afrique. Ces jeunes femmes en disent long sur leur pays, sur les disparités étonnantes entre hommes et femmes, sur la lutte de celles-ci pour la réappropriation de leurs corps, de leurs esprits et avant tout de leur liberté d'agir et de penser. Princigalli les cadre avec amour, retenue, gardant assez de distance pour les protéger d'un quelconque regard voyeur. On sent qu'il se retient, que la pudeur est toujours au rendez-vous, privilégiant le plan rapproché pour mieux cerner les expressions de leurs visages, le mouvement des lèvres qui déploient les mots avec un sens inouï de la répartie. Elles sont intelligentes, ont des choses importantes à dire et ne reculent devant rien pour alléger leurs petits drames affectifs devant la caméra avec des mots simples, des paroles de tous les jours. La caméra perd tout son pouvoir devant ces jeunes femmes formidables, celles qui rêvent d'un ailleurs comme s'il s'agissait du Paradis. Elles ont pour nom Amélie, Léonie et Nadège. À une exception près, Princigalli ne filme que le féminin, son caractère sublime, sa force de persuasion et quelque chose de difficile à capter sur image, le désir de rêver. Lorsque l'une d'elles, Amélie, connaît finalement le titre du film, elle dira : « J'ignorais que *les fleurs à la fenêtre* avaient aussi des beaux jours comme la vie de tous les jours ! Je croyais que de l'autre côté de la fenêtre existait un monde où tout serait beau... » Autre affirmation qui donne au film toute sa signification. À partir d'un geste virtuel banalement quotidien, Princigalli s'offre la possibilité de filmer l'autre à travers le cœur de la femme. À l'instar de ces jeunes Africaines sensuelles, débordant de vie et d'espoir, le cinéaste est aussi un grand romantique qui s'est laissé apprivoiser par leur grâce, permettant à ces grandes dames d'inventer le récit de cette belle aventure.

ÉLIE CASTIEL

N.B. : Ce film sera présenté en octobre au Black Film Festival de Montréal, au cinéma du parc.

■ Canada [Québec] 2010, 45 minutes — **Réal. :** Giovanni Princigalli — **Scén. :** Giovanni Princigalli — **Avec :** Amélie, Léonie, Nadège et Geltrude (la mère de Léonie) — **Dist. :** Héros fragiles



Logorama

Les Nuits en or

Le cinéma Beaubien est un des instigateurs de l'initiative « Pourquoi pas un court ? » dont Séquences a parlé dans le dernier numéro. Il fut en juin le théâtre de la première venue des « Nuits en or » organisée par le Comité court métrage de l'Académie des César de France qui présente chaque année au printemps une sélection des courts gagnants des prix de diverses académies nationales, comme les Jutra et les Oscars (AMPAS). Signe des temps peut-être, trois films se déroulaient en milieu scolaire. Tout d'abord, il y avait le néo-zélandais *The Six Dollars Fifty Man* de Mark Albiston et Louis Sutherland, qui mettait en scène un jeune garçon ayant des problèmes d'apprentissage mais plus fort physiquement que ses camarades et qui trouve dans un héros fictif le moyen de se surpasser et de défendre ses amis. L'interprétation des jeunes acteurs est étonnante de justesse. Comme celle, d'ailleurs, du garçon dans *Miracle Fish* de Luke Doolan, dans lequel un enfant prétexte un mal de ventre pour aller se réfugier dans l'infirmier et ainsi éviter d'affronter des voisins qui l'humilient. Le caractère finalement tragique de l'épisode est amené par de petites touches successives jouant sur la bande-son; on relie ainsi cette anecdote à beaucoup d'autres événements récents. Claire Burger et Marie Amachoukeli ont gagné avec raison le César du court de fiction avec *C'est gratuit pour les filles* pour ce portrait sans complaisance des difficultés d'adolescentes de milieu défavorisé à être reconnues comme personnes par leurs éducateurs et surtout par les garçons de leur entourage. Le langage employé est souvent à la fois dur et naturel. Avec une note d'humour noir, *La dama y la muerte* de l'Espagnol Javier Recio Gracia, produit entre autres par Antonio Banderas, narre dans un animation précise le combat d'une vieille dame qui veut retrouver son cher époux décédé contre le système médical, qui veut la conserver en vie. L'Italien Paolo Zucca, dans une mise en scène échevelée, insère dans *L'arbitro* un discours sur la persistance de la vendetta dans certaines régions d'Italie. Le prix du public est allé au magnifique *Logorama* du collectif H5, déjà gagnant de l'Oscar et dont nous avons parlé lors de sa sortie au FNC à l'automne dernier. **S**

LUC CHAPUT